

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1940

N°

432

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Henri CHAMPLIAU

Né le 23 Décembre 1912, à Blanzly-les-Mines (Saône-et-Loire)

**LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PONT-A-MOUSSON
(1562-1769)**

Président de Thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1940

ANNÉE 1940

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Henri CHAMPLIAU

Né le 23 Décembre 1912, à Blanzky-les-Mines (Saône-et-Loire)

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PONT-A-MOUSSON (1562-1769)

Président de Thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1940

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	LÉON BINET.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	POLONOVSKI
Bactériologie	ROBERT DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générale....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	PASTEUR-VALLERY-RADOT.
Pathologie chirurgicale.....	MONDOR.
Anatomie pathologique.....	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	AUBERTIN.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale.....	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LEVY-VALENSI.
Pathologie expérimentale et comparée....	HENRI BENARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	CHIRAY.
	ABRAMI.
Clinique médicale.....	FIESSINGER.
	LOEPER
Hygiène et clinique de la première enfance	RATHERY.
Clinique des maladies des enfants.....	LEREBoullet.
Clinique des maladies mentales et des ma-	NOBECOURT.
ladies de l'encéphale.....	
Clinique des maladies cutanées et syphi-	LAIGNEL-LAVASTINE.
litiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	LEMIERRE.
	CUNEO
Clinique chirurgicale.....	GOSSET
	GREGOIRE
Clinique ophtalmologique.....	JENORMANT.
Clinique urologique	VELTER.
	CHEVASSU.
Clinique d'accouchements.....	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.....	LEVY-SOLAL.
Clinique chirurgicale infantile et ortho-	MOCQUOT.
pédie	
Clinique thérapeutique médicale.....	OMBREDANNE.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	HARVIER.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	LEMAITRE.
Clinique propédeutique.....	PIERRE DUVAL.
Clinique de la Tuberculose.....	M. VILLARET.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'a-	TROISIER.
dulte	
Clinique cardiologique	MATHIEU.
Clinique de neuro-chirurgie	LAUBRY.
Assistance Médico-Sociale.....	CLOVIS VINCENT.
	N...
Professeurs sans chaire.....	HAZARD.
	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

MM.

Pathologie chirurgicale.. AMELINE.
 Pathologie médicale BARIETY.
 Pathologie médicale..... BENARD HENRI.
 Pathologie médicale..... BERNARD ETIENNE.
 Hydrologie..... BESANÇON JUSTIN.
 Bactériologie..... BONNET.
 Chimie BOULANGER.
 Pathologie médicale..... BOULIN.
 Pathologie médicale BROUET.
 Histologie BULLIARD.
 Pathologie médicale..... CACHERA.
 Anatomie CORDIER.
 Pathologie médicale COSTE.
 Urologie COUVELAIRE.
 Physique DOGNON.
 Urologie FEY.
 Pathologie chirurgicale.. FUNCK.
 Parasitologie GALLIARD.
 Bactériologie GASTINEL.
 Pathologie chirurgicale.. DE GAUDART D'ALLAINES.
 Physiologie GAYET.
 Pathologie médicale..... DE GENNES.
 Histologie GIROUD.
 Pathologie médicale..... HAGUENAU.
 Oto-rhino-laryngologie .. HALPHEN.

Anatomie pathologique.. HUGUENIN.
 Hygiène JOANNON.
 Obstétrique LACOMME.
 Obstétrique LANTUEJOUL.
 Pathologie médicale..... LAROCHE GU.
 Parasitologie LAVIER.
 Pathologie médicale LELONG.
 Pathologie expérimentale LEMAIRE.
 Pathologie chirurgicale.. LEVEUF.
 Pharmacologie MME J. LEVY.
 Pathologie chirurgicale .. MÉNÉGAUX.
 Pathologie médicale..... MOLLARET.
 Pathologie médicale..... MOREAU.
 Pathologie chirurgicale.. MOULONGUET.
 Pathologie médicale..... MOUQUIN.
 Pathologie chirurgicale.. PETIT UT/II.
 Médecine légale..... PIÉNELÈVRE.
 Obstétrique PORTES.
 Ophtalmologie RENARD.
 Physiologie RICHET.
 Pathologie chirurgicale.. SÈNEQUE.
 Pathologie médicale..... TURPIN.
 Obstétrique VIGNES.
 Pathologie chirurgicale.. WILMOT H.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

MM.

Pathologie chirurgicale.. ALGLAVE.
 Pharmacologie BUSQUET.
 Physiologie CHAILLEY-BERT.
 Obstétrique GUÉNIOT.
 Pathologie chirurgicale .. HEITZ-BOYER.

Pathologie chirurgicale.. LARDENNOIS.
 Obstétrique LE LORIER.
 Parasitologie NEVEU-LEMAIRE.
 Pathologie chirurgicale .. SCHWARTZ.
 Obstétrique VAUDESCAL.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.
ALAJOUANINE. AUBERTIN. BRULÉ. CHABROL. DONZELOT. DUVOIR. LIAN. PASTEUR-VALLERY- RADOT. SEZARY.	} Clinique médica	BASSET. BROCO. CADENAT. GATELLIER. MOURE. QUENU. VELTER.
		} Clinique chirurgicale
	MM.	
	ECALLE METZGER	} Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Education physique.....	CHAILLEY-BERT, agrégé.
Radiologie clinique.....	LEDOUX-LEBARD.
Stomatologie	RUPPE.
Puériculture	WEIL-HALLÉ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MON GRAND-PERE

A MA GRAND'MERE

A MES PARENTS

*Qu'ils veuillent trouver ici le
bien faible témoignage de ma
reconnaissance.*

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

*Que nous remercions du
grand honneur qu'il nous a
fait en présidant cette thèse.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

MONSIEUR LE PROFESSEUR F. BEZANÇON

Médecin de l'Hôpital Saint-Antoine

MONSIEUR LE PROFESSEUR OMBREDANNE

Chirurgien de l'Hôpital des Enfants-Malades

MONSIEUR LE PROFESSEUR MOREAU

Médecin de l'Hospice de Bicêtre

MONSIEUR LE PROFESSEUR GOUGEROT

Médecin de l'Hôpital Saint-Louis

MONSIEUR LE PROFESSEUR LEMIERRE

Médecin de l'hôpital Claude-Bernard

MONSIEUR LE PROFESSEUR JEANNIN

Accoucheur de la Clinique Tarnier

MONSIEUR LE DOCTEUR BRECHOT

Chirurgien de l'Hôpital Saint Antoine

MONSIEUR LE DOCTEUR GRENET

Médecin de l'Hôpital Bretonneau

A MON TRES CHER AMI

DANIEL POUSSY

Il fut notre compagnon de travail et de plaisir en même temps qu'un ami sincère et dévoué.

A MES AMIS

Jamais nous ne regretterons assez d'avoir été prématurément arraché à nos camarades. Nous garderons un inaltérable souvenir des merveilleux moments passés parmi eux. Puisse-nous bientôt être tous à nouveau réunis.

A MON AMI LE DOCTEUR

PAUL GIRAUD.

Ancien externe des Hôpitaux de Paris

Diplômé d'Hygiène

*Dont la collaboration m'a été
si précieuse.*

AUX MIENS ET A TOUS MES AMIS

AVANT-PROPOS

Entraîné par les événements de septembre 1939, loin de nos maîtres, de l'Hôpital, nous avons abandonné l'espoir de soutenir notre thèse quand le hasard nous amena à Pont-à-Mousson.

Vivement intéressé par la visite de la Bibliothèque des Prémontrés, nous avons pensé que l'Ancienne Université de cette ville nous fournissait un sujet passionnant dont nous avons la documentation sous la main. Dans ce modeste travail nous avons essayé de montrer ce que fut la faculté de médecine, la plus brillante des quatre facultés que possédait la vieille Université lorraine, ainsi que la portée de son enseignement sur la médecine en Lorraine.

INTRODUCTION

I. — ETAT MÉDICAL DE LA LORRAINE.

AVANT LA CRÉATION DE LA FACULTÉ

Au moyen-âge la Lorraine est en partie couverte de forêts profondes et de marécages pestilentiels, d'où s'échappent les miasmes auxquels les médecins futurs vont attribuer les causes de toutes les épidémies. Le vent du Nord ne l'épargne pas, les hivers y sont longs et rigoureux. De par sa situation géographique, la Lorraine est le carrefour de toutes les invasions et de toutes les guerres.

Celles-ci propageaient de terribles épidémies comme la peste, la petite vérole, le choléra et apportaient par surcroît la famine et la misère.

On conçoit que dans de telles conditions, ce pays n'ait pas joui de l'atmosphère calme et féconde, propre à l'épanouissement des sciences et des arts.

De quelles ressources la médecine disposait-elle pour combattre toutes les maladies ?

Très loin dans le passé, nous trouvons les druides

qui utilisaient leur pouvoir magique et surtout leurs connaissances approfondies des plantes.

Au début et à la fin du moyen-âge il n'y eut à peu près rien en Lorraine, rien ne fut laissé par écrit. C'est l'époque où en France et dans les autres pays la médecine fait son apparition, on s'inspire des auteurs anciens : Hippocrate et Galien.

Pourtant à la cour de Lorraine les Ducs entretenaient quelques médecins pour leurs besoins personnels ; quarante quatre médecins et quarante six chirurgiens figurent sur les comptes du receveur général. Cinq d'entre eux seulement étaient docteurs, totalement inconnus car ils n'ont laissé aucun ouvrage, leurs noms nous ont été transmis parce qu'inscrits sur les registres. De 1471 à la création de la Faculté on ne trouve plus de docteurs à la cour de Lorraine.

Devant cette pénurie médicale, devant les maux terribles qui l'affligeaient, la population ne pouvait avoir recours qu'au clergé. Dans les cloîtres on trouve des moines spécialisés dans l'exercice de la médecine. La religion interdisant à ces moines toute intervention sanglante, la chirurgie était pratiquée par des barbiers d'une ignorance complète. D'autre part pullulaient les guérisseurs et les charlatans, et trop souvent le remède était plus grand que le mal.

L'incompétence médicale était si grande en Lorraine qu'elle attira l'attention des Ducs, et par un édit le Duc Raoul condamnait à mort, quiconque exerçait la médecine et la chirurgie sans donner des preuves de son instruction. Les évêques de Toul et de Ver-

dun réglementèrent aussi l'exercice de la médecine dans leurs évêchés. On n'acceptait que des médecins ayant des titres et la réglementation était très dure. Les étudiants lorrains partirent faire leurs études en France, à Paris, à Reims. Jaloux de cet exode le cardinal de Lorraine demande au pape Grégoire XIII une bulle de Fondation d'une Université à Pont-à-Mousson. Mais d'autres causes contribuèrent à cette création.

Tout d'abord la culture intellectuelle de la Lorraine devenait nécessaire, car la Renaissance et ses idées nouvelles commençaient à la faire sortir de son apathie. Les esprits clairvoyants de l'époque sentirent la nécessité d'un enseignement lorrain ; les maladies et les épidémies demandaient un corps médical apte et dévoué.

Le Duc de Lorraine, enflammé par cette idée, contribua beaucoup à sa réalisation ainsi que ses successeurs. C'était pour les Ducs encore un moyen d'essayer de soustraire la Lorraine à l'influence de la France.

Cependant la cause primordiale est la Réforme. La doctrine de Luther se répandait rapidement en Lorraine ; pour lutter contre elle, l'idée de fonder une Université, qui dans sa faculté de Théologie dispenserait un enseignement orthodoxe, prit corps.

La Bulle de Fondation fut envoyée le 5 décembre 1572 avec des prérogatives égales à celles des deux Universités les plus célèbres du temps : Paris et Bologne, avec le droit de créer des bacheliers, des licenciés et des docteurs.

II. — CRÉATION DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE

Où placer l'Université ? On choisit Pont-à-Mousson parce qu'elle était le centre des trois évêchés : Metz, Toul et Verdun ; c'est là que devait s'élever la forteresse destinée à arrêter les progrès des novateurs. Cette ville paisible, sur les bords du fleuve célébré par Ausone, semblait promettre aux arts et aux sciences un asile sûr, éloigné de toutes commotions politiques.

Pour la réglementation de son Université, le duc fit appel à la Compagnie de Jésus. Il devait y avoir cinq Facultés : Théologie et Philosophie, dirigées par les Jésuites ; les trois autres : droit canon, droit civil et médecine dirigées par des séculiers.

Après deux ans passés à l'installation et en pourparlers, le 22 novembre 1574 les classes s'ouvrent sous la direction du Père Hay, recteur, mais seulement pour les facultés de théologie et de philosophie. Mais le Duc veut son Université complète, les Jésuites se défont à juste titre de l'intrusion des séculiers dans leur Université, craignant qu'ils n'en troublent l'ordre.

Charles III a raison de cette résistance et crée la Faculté de Droit. Barclay, un Ecossais y occupe le premier la chaire. Mais le Duc fait appel à Pierre Grégoire de Toulouse, juriconsulte éminent. Esprit aventureux, Grégoire apporte à Pont-à-Mousson sa science de juriste et d'organisateur et instaure la Faculté de façon magistrale. La nouvelle Université connaît bientôt quelques déboires : en 1570 des trou-

pes protestantes saccagent et pillent plusieurs villages de la région ; en 1585 éclate une épidémie de peste ; en 1587 des bandes de reîtres et de suisses dévastent la Lorraine.

En 1598, Grégoire meurt de la peste apparue à nouveau. C'est à ce moment que, sur les instances de Charles le Pois (Carolus Piso 1563-1633) est décidée la fondation de la Faculté de Médecine.

LA FACULTE DE MEDECINE

I. — CRÉATION DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

La date de la création de la faculté de médecine varie suivant les auteurs. Certains la font remonter en 1592, mais dans les archives on ne retrouve mentionnée la faculté, en tant qu'organisme d'enseignement ayant un budget autonome qu'en 1598. Il semble bien que jusqu'à l'arrivée de Charles Le Pois, nommé professeur à Pont-à-Mousson par le Duc en 1596, il existait un enseignement médical donné par un praticien local : Toussaint Fournier. En effet, depuis l'ouverture de l'Université par la Compagnie de Jésus en 1574, on avait vu s'étendre en 1585 et en 1598 la peste, ce qui avait mis au premier plan les questions d'hygiène et de prophylaxie ; on sait en effet avec quel effroi les gens de la Renaissance voyaient débiter une épidémie de peste. Grégoire, le plus célèbre professeur de l'Université, meurt au cours de l'épidémie de 1598, aussi le duc décida, sur les instances de Charles Le Pois, de créer la Faculté de médecine. Ayant étudié à Paris, à Montpellier, en Italie, Charles Le Pois est un érudit de premier ordre en même temps qu'un praticien habile. Licencié en médecine, Charles Le Pois part pour Paris afin d'obtenir son doctorat qui lui permettra de briguer la place de professeur.

Fait par le prince doyen de la Faculté de Médecine, doté de la seigneurie de Champey, marié à une riche héritière lorraine, Charles Le Pois allait être un animateur remarquable pour la Faculté naissante.

II. — LA FACULTÉ AU TEMPS DE CHARLES LE POIS (1601-1633)

Charles Le Pois appartenait à une famille qui a donné à la Science plusieurs hommes distingués. Son père, Nicolas Le Pois, résume pour son instruction les travaux des médecins les plus illustres, depuis Hippocrate jusqu'au XVI^e siècle. Boerhaave fait réimprimer cette traduction à Leyde en 1736 pour l'instruction de ses disciples, voici ce qu'il en dit : « C'est une bibliothèque entière puisqu'elle contient toutes les doctrines des Grecs, des Romains, des Arabes, et depuis le renouvellement des lettres tout ce qu'il y a de bon dans les auteurs jusqu'au milieu du XVI^e siècle ». Boerhaave est plein de vénération pour la mémoire de Nicolas Le Pois et pour celle de son fils, le grand Charles Le Pois comme il l'appelle : « Il a augmenté la science de la médecine que son père lui avait transmise ; ses ouvrages vous apprendront ce qu'il y a de plus beau et de plus certain dans la médecine. Je lui ai donné particulièrement les plus grands éloges, ajoute le professeur de Leyde, parce qu'il confirme la théorie par un grand nombre d'observations ; parce qu'il l'orne d'une érudition consommée et surtout parce qu'il démontre, par les re-

cherches anatomiques, la cause et le siège des maladies dont il vient de donner l'histoire d'après nature... » A Paris et en Italie, Charles Le Pois a appris que la seule méthode profitable est la méthode anatomo-clinique.

L'organisation de sa faculté est exemplaire. Finies les méthodes moyennâgeuses où l'érudition primait toute expérience ; les étudiants s'exerceront sur le cadavre, étudieront les symptômes sur le malade. Il eut le grand mérite de rattacher à la faculté de médecine l'enseignement de la chirurgie. Stanislas Leczinski, roi de Pologne, à son arrivée à Nancy au siècle suivant, reconnaît le bien fondé de cette organisation, révolutionnaire à cette époque : « Si l'on doit convenir qu'il n'y a point de maladies, ou au moins la plupart qui n'ait besoin des secours du médecin ou du chirurgien, il est étonnant que l'usage ait séparé ces deux sciences comme si elles étaient incompatibles. Réunies dans le même sujet elles le rendraient plus habile dans l'une et dans l'autre ; on n'aurait pas besoin d'écoles séparées, le principe des deux études n'étant pas séparé ». Aussi la branche médicale de l'Université connut-elle une juste célébrité en France, en Angleterre, dans les Flandres et les Allemagnes. Les études pharmaceutiques, la botanique surtout, sont très poussées.

Charles Le Pois publie un livre qui a une grande renommée en tous pays « De Serosa Colluvie » ; partant de faits soigneusement observés il échafaude des théories osées pour l'époque. Il obtient des auto-

rités ecclésiastiques, jusque-là irréductibles, la permission de faire l'autopsie des sujets soignés dans les hôpitaux. D'une grande bonté il prête aux étudiants les livres, rares alors ; il les emmène avec lui au chevet des malades, leur montre les symptômes, leur fait suivre l'évolution. Il s'attache particulièrement à la séméiologie des épanchements séreux.

Sous de tels auspices les étudiants vont devenir de plus en plus nombreux pendant les six premiers lustres du XVII^e siècle, mais la guerre avec son cortège de misères va s'abattre sur Pont-à-Mousson. La peste, lors des épidémies de 1630 et 1633, décime la population mussipontaine, les professeurs s'éloignent, Charles Le Pois demeure. Plein de dévouement il part, bien qu'âgé de soixante-dix ans, pour Nancy sa ville natale où il va soigner les pesteux ; terrassé par la maladie il meurt en 1633. Avec son fondateur, la Faculté subit une grande perte, mais l'élan est donné, les élèves du maître demeurent et ils vont continuer son enseignement avec des fortunes diverses.

III. — LA FACULTÉ DE MÉDECINE APRÈS CHARLES LE POIX

En 1635, le pays lorrain est ravagé par la guerre, les pillages sont continuels ; aussi en 1638 la Faculté n'a presque plus de professeurs et d'élèves. Après la paix de Saint-Germain, le nouveau duc Charles IV nomme un premier chirurgien chargé de surveiller l'exercice de la profession. Le doyen Pillement se rend célèbre dans le monde médical en publiant en 1659 l'observation du fœtus mussipontain, pétrifié *in utero*.

Sous Louis XIV, Nicolas Guébîn est nommé professeur d'anatomie par ordre du Grand Roi. Après la paix de Ryswick, Léopold est rétabli dans ses droits de Duc de Lorraine, il fait de larges dons à l'Université. Guillaume Pacquotte est le premier professeur de médecine nommé par concours. Il étudie les propriétés thérapeutiques de l'eau de la Fontaine Rouge, il ordonne la création du Jardin Botanique qui sera un des plus complets d'Europe.

La chirurgie est réorganisée dans le duché, des examens sévères sont passés à Pont-à-Mousson après un an de stage. Les chirurgiens s'opposent à nouveau au contrôle de la Faculté de médecine.

Vers 1720, l'Université Lorraine est encore fréquentée, mais on n'y voit plus d'étrangers comme au temps de Charles Le Pois. Les facultés séculières sont toujours en mauvais rapport avec le recteur.

Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine, va ruiner la Faculté de médecine en créant à Nancy en 1752 le collège de médecine.

Louis XV va porter le dernier coup à l'Université de Pont-à-Mousson. Après la mort de Stanislas, les Jésuites, déjà bannis de France, vont être expulsés de Lorraine, et le 3 août 1768 une lettre patente du roi transfère l'Université à Nancy.

Pendant cent soixante-dix ans, la Faculté de médecine mussipontaine eut une renommée qui dépassa les frontières du Duché ; ses débuts furent particulièrement brillants.

LA VIE DE LA FACULTE

I. — LE SCEAU DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Son but était de rendre difficile la falsification des titres, ce qui explique les chefs-d'œuvre de ciselage que constituent les sceaux des Universités au Moyen Age. Celui de la Faculté de médecine comprenait une allégorie centrale et au pourtour en lettres romaines la dénomination : « SIGILLUM — RECENS — FAGULTATIS — MEDICAE — PONTI — MUSSI ». Le nom de Ponti-Mussi était celui adopté par les Jésuites ; par opposition à l'autorité du Recteur, Grégoire préconisait le nom de Mussipontum, de longues discussions s'ouvrirent alors.

L'allégorie représente debout deux docteurs en robe. Celui de gauche porte un cœur enflammé et un miroir ; celui de droite un sceptre et un emblème qui est peut-être un serpent. Un troisième docteur à genoux, les mains jointes, est admis. L'inscription grecque ANA PEY POI sur une banderolle est l'abréviation d'anatomie, thérapeutique, botanique.

II. — LES PROFESSEURS

Pour la médecine il n'y eut guère que de deux à

cinq professeurs. La chaire d'Anatomie et de chirurgie et celle de matière médicale étaient les plus importantes. La charge, créée par le duc, se passait souvent de père en fils. Après l'occupation française on institua un régime de concours. Le professeur nouvellement nommé devait prêter serment au Recteur. Grégoire et Le Pois firent de grandes difficultés pour prêter serment aux ecclésiastiques ; ils auraient voulu que les Facultés séculières soient autonomes, mais ils ne purent l'obtenir. Voici la formule du serment : « Je jure que j'observerai sans défaillance les règlements et les statuts de notre vénérable université de Pont-à-Mousson, et que j'obéirai pour tout ce qui les concerne à son recteur et au doyen de la Faculté de médecine, de même qu'au conservateur des privilèges de cette même Université ».

Par la suite, le Duc voulut plusieurs fois faire nommer professeurs des médecins qui n'étaient pas docteurs (on dirait de nos jours agrégés). La Faculté résista toujours et elle fut, pour cette fin de non recevoir, félicitée par la Faculté de Paris.

Les professeurs étaient richement honorés par les Ducs, aussi ne manquaient-ils pas de flatter leurs mécènes. Charles Le Pois écrivit un ouvrage MAKARISMOS ou « Couronnes de vertus et de bonheur cueillies dans le jardin de la sagesse et déposées sur la tombe du Prince » à l'éloge du duc Charles III.

Les professeurs de médecine recevaient des honoraires moindres que ceux du Droit. Grégoire touchait annuellement 1200 francs, alors que Le Pois n'avait

que 800 francs et Barot 600 francs. Mais on admettait que les médecins recevaient des honoraires de leurs malades, des hôpitaux de Pont-à-Mousson (il existait trois hôpitaux fondés par les Antonistes) et aussi de leurs élèves auxquels ils donnaient des leçons particulières.

Sur la liste des professeurs de la Faculté de médecine de l'Université de Lorraine à Pont-à-Mousson, on relève 23 noms pour 170 ans d'existence (quatorze d'entre eux ont encore leur portrait à l'Université de Nancy).

- 1) Toussaint Fournier, licence 25 octobre 1592, mort en 1614 ;
- 2) Chales Le Pois, doyen de la Faculté, de 1598 à 1632 ;
- 3) Pierre Barrot, anatomiste, 1602 à 1630 ;
- 4) Jean Lerechon, médecin du duc Charles, 1602 à 1622 ;
- 5) René Baudin, professeur, de 1614 à 1625 ;
- 6) Pierre-Claude Haguenier, professeur de pharmacie, 1628 à 1631 ;
- 7) Marc Barot, anatomiste, de 1628 à 1679 ;
- 8) Jacques de Lorrain, médecin de Charles IV, professeur, de 1641 à 1657 ;
- 9) Noble-Christophe Pillement, professeur en 1649, doyen en 1655, par le duc Nicolas-François, en 1657, par Louis XIV, mort en 1691 ;
- 10) Jacques Mousin, professeur et doyen, de 1661 à 1692 ;
- 11) Nicolas Guébin, anatomiste et chirurgien, doyen en 1692, décédé en 1720 ;
- 12) Noble-Joseph Le Lorrain, professeur en 1692, doyen en 1698 ;
- 14) Malissain, professeur de chirurgie en 1708 ;

- 15) Noble-Maurice Grandelas, professeur en 1720, doyen en 1723 ;
- 16) Denis Rivard, chirurgien, professeur en 1738 ;
- 17) Noble-François Le Lorrain, professeur en 1719, démissionnaire en 1743 ;
- 18) Noble-Joseph Jadelot, professeur en 1724, doyen en 1757, démissionnaire en 1768, lors de la translation à Nancy ;
- 19) Noble-Christophe-Henri Le Lorrain, adjoint à son père en 1737, titulaire en 1741 ;
- 20) Laurent, démonstrateur d'anatomie, professeur de chirurgie, 1750 ;
- 21) Pierre Parisot, professeur en 1756 ;
- 22) Jean-André Tournai, professeur en 1758, doyen à Nancy en 1768 ;
- 23) Noble-Nicolas Jadelot, professeur en 1763, fait les fonctions de doyen à Nancy en 1791 sans être nommé ;
- 24) Michel, professeur de chimie en 1771 ;

Les maîtres faisaient connaître leurs travaux dans des ouvrages et communications, ainsi que dans les thèses de leurs élèves. Les ouvrages les plus connus sont :

Charles Le Pois. — De serosa colluvie.

Cachet. — Exercitationes Equestres.

Mousin. — *Bachica Pandora furens medicis armis oppugnata.*

Le Pois. — *Selectorium observationum* 1618.

Jadelot. — Discours sur l'Histoire de la médecine, 1766.

Les thèses de médecine soutenues à Pont-à-Mousson ont été dispersées, 341 sont conservées à Nancy, une

vingtaine sont encore à la Bibliothèque mussipontine des Prémontrés. Ce sont des ouvrages de 6 à 8 pages, écrits en latin. D'après les titres nous notons un grand nombre de thèses sur la circulation du sang, le rôle de la lymphe, l'apoplexie, les convulsions, la peste, la pléthore, la bonne santé, le diabète, les propriétés thérapeutiques des eaux minérales, l'influx nerveux, la dysenterie et l'ipéca, l'excellence de la médecine, la péripneumonie.

Nous avons eu sous les yeux une thèse sur le traitement de l'anévrysme artériel par la ligature, l'ouvrage est daté de 1722. L'auteur a étudié sur de nombreux chiens la ligature artérielle, il insiste sur le fait de ne pas ligaturer les branches nerveuses, ce qui amène, dit-il, soit des convulsions, soit des paralysies. Cet exemple, pris entre bien d'autres, montre comment à Pont-à-Mousson la méthode expérimentale était en honneur.

III. — LES ÉLÈVES

De 1610 à 1620 on compte jusqu'à 2000 étudiants à Pont-à-Mousson, dont environ 150 escoliers en médecine. Dans un éloge du cardinal et du duc de Guise, publié à Paris par Nicolas Boucher, l'auteur nous montre cette longue file d'écoliers traversant le pont de la Moselle au son de la cloche qui les appelle dans leur gymnase : « *Is longus ordo venentium, transpontanis media interjecta Mosella, in soni tintinabullis, cispontanus venit collegium.* »

Parmi eux la Faculté nommait vingt docteurs par an. Pour fréquenter les facultés séculières de Droit et de Médecine on devait avoir été inscrit une année en Philosophie, ce qui supposait avoir fait des études secondaires au collège des Jésuites. Bedeaux en médecine, puis licenciés et docteurs en médecine après plusieurs années d'études, les élèves suivaient des cours théoriques, assistaient aux démonstrations anatomiques et chirurgicales. Les livres, rares et chers alors, étaient mis à la disposition des élèves par les maîtres. Il semble que très tôt à Pont-à-Mousson on enseigne la séméiologie et la clinique au lit du malade, soit que les professeurs se fissent suivre de leurs élèves en clientèle, soit que ces derniers fréquentent les trois hôpitaux des Antonistes.

Le coût des études était élevé, mais moins qu'à l'Université de Paris, un tarif fait en 1587 est modifié et considérablement augmenté en 1699 par le duc Léopold. Les honoraires y furent fixés comme il suit :

Pour les attestations de la première année d'études au baccalauréat.....	6 livres
Pour l'examen au baccalauréat.....	16 livres
Pour le degré du bachelier.....	58 livres
Pour les attestations de la 2 ^e année d'étude à la licence.....	6 livres
Pour l'examen au degré de licence.....	16 livres
Pour le degré de licence.....	48 livres
Pour le degré de docteur, tous droits compris	150 livres

Le doctorat, examen suprême avec soutenance de la thèse, couronnait les études. Celles-ci, imprimées moins richement que les thèses de théologie, comprenaient un en-tête et un texte. Vu leurs prix élevés plusieurs élèves soutenaient souvent la même thèse. Le candidat prêtait serment sur les points suivants :

« Vous jurez que vous vénérerez les professeurs et docteurs anciens; que vous vivrez avec eux en bonne union; que vous suivrez en tout leur avis dans l'exercice de la médecine et que vous honorerez cette Université. Vous jurez que vous ne donnerez aucun remède pour provoquer l'avortement et qui puisse causer la stérilité, et que vous ne donnerez aucun avis et conseil à ce sujet.

Vous jurez que vous exercerez la médecine en homme d'honneur et de probité et que vous éloignerez la haine et l'envie lorsque vous ordonnerez des remèdes. Vous jurez qu'autant que faire se pourra vous ne prendrez rien des pauvres, que vous soulagerez gratis, et que lorsque les malades que vous visiterez paraîtront en danger, vous les exhorterez, avant de leur donner un remède, de s'adresser à leur pasteur pour les confesser et leur donner les sacrements. Vous jurez même que vous engagerez les enfants et les domestiques de ces malades à les exhorter à se mettre bien avec Dieu.

Vous jurez que vous ne donnerez aucun poison et que vous ne conseillerez pas d'en faire donner. Vous jurez que vous n'enseignerez et n'entreprendrez rien contre la religion catholique, apostolique et romaine. »

Les étudiants logeaient soit chez les professeurs, soit chez l'habitant, et la population mussipontaine

s'entendait déjà merveilleusement à cette époque pour les exploiter. Un auteur contemporain traite Pont-à-Mousson de « ville où règne la fainéantise, le libertinage et la débauche du vin, le bourgeois de cette ville trouvant son intérêt à entretenir les escoliers dans ces désordres et dans les dépenses superflues ».

Pendant la belle saison les étudiants vont à Montauville, au Bois-le-Prêtre ; ils y boivent le vin gris et, pour tourner leurs maîtres en ridicule, délivrent aux plus ignares d'entre eux le titre de docteur de l'Académie de Mont-aux-Anes, dont la Bibliothèque de Pont-à-Mousson possède encore des diplômes. Ils braconnent, s'enivrent, rossent le guet, il en résulte des meurtres et bientôt la nécessité se fait sentir au duc de Lorraine d'interdire aux escoliers le port des armes. Le petit vin des coteaux de Moselle coule à flot en des tavernes mal famées où l'on trouve des filles faciles, pour le plus grand scandale des disciples de Loyola qui prêchent la continence et pour la plus grande joie des professeurs séculiers.

Pour réprimer les « deslis » on infligeait des amendes : le 1^{er} tiers appartenait aux dénonciateurs, le 2^e aux écoliers pauvres et le 3^e devait être employé à la construction d'une prison.

Les étudiants se réunissaient en clans de pays, on y trouvait, dit un chroniqueur : « les Anglais, ivrognes et poltrons ; les Français, fiers, mous et effeminés ; les Allemands, furibonds et obscènes dans leurs propos de table ; les Normands, vains et orgueilleux ; les

Poitevins, traîtres et avarés ; les Bourguignons, des brutaux et des sots ; les Bretons, légers et inconsistants ; les Lombards, avarés, méchants et lâches ; les Romains, séditions, violents, se rongent les mains ; les Siliciens, tyrans et cruels ; les Brabançons, hommes de sang, incendiaires, routiers et voleurs ; quant aux Flamands, ils sont prodiges, aiment le luxe, la bonne chère, la débauche et ont des mœurs très relâchées ». Si l'objet des études peut varier, les étudiants mussipontains ressemblent terriblement à ceux de nos jours.

IV. — LA FACULTÉ DANS LE CADRE DE L'UNIVERSITÉ

Nous avons déjà vu les démêlés entre la Faculté et le Rectorat. Les professeurs rechignent pour prêter serment. Les élèves se font immatriculer de l'autre côté du pont, à l'Université dirigée par les Jésuites. Or la faculté de médecine prolongée par le Jardin Botanique et sa salle d'Anatomie est située, avec la faculté de Droit, sur la rive gauche. Seule l'Eglise Saint-Laurent, église des facultés séculières, est encore visible actuellement.

Ainsi séparée de l'Université de la Compagnie, et par la Moselle, et par l'esprit d'opposition des clercs et des laïques, la faculté de médecine comme celle de droit ne consentait à avoir des rapports avec les facultés de théologie et de philosophie que pour la procession solennelle de la Saint-Nicolas. Les professeurs en médecine, portant la tunique de panne, couleur de pourpre et fourrée d'hermine, défilent

suivis des facultés de Droit et de théologie. La faculté de médecine se croit brimée parce qu'elle marche en tête, mais l'histoire nous apprend qu'elle a brillé d'un aussi vif éclat que les autres.

L'ENSEIGNEMENT

Dans cette partie nous étudierons les diverses matières enseignées, ainsi que les ouvrages écrits par les professeurs et par les médecins lorrains les plus réputés.

I. — L'ANATOMIE ET LA CHIRURGIE

En anatomie, peu de progrès à cause des préjugés qui existaient en Lorraine encore plus qu'ailleurs. Il était sacrilège de toucher à un cadavre et il fallut des édits formels pour obliger les municipalités à en fournir. Ce ne fut qu'avec Vésale qu'elle fit de grands progrès ; la Bibliothèque actuelle de Pont-à-Mousson possède un ouvrage de l'édition princeps du *Traité d'Anatomie de Vésale*.

L'Anatomie pathologique reçut son impulsion de Charles Le Pois et à partir de 1707 fut créé un poste de prosecteur, lequel faisait plusieurs démonstrations par an.

Longtemps pratiquée par des barbiers sans instruction, la chirurgie est déficiente ; nous ne disposons pas d'ouvrages de pathologie externe. Cependant, la

fréquence des affections calculeuses en Lorraine avait appelé de bonne heure l'attention sur l'opération de la taille ; il résulte d'une note de M. Lepage que cette opération aurait été pratiquée en Lorraine dès la fin du XV^e siècle, en 1496 et 1497. Rivard, de Neufchâteau, suit les cours de Pont-à-Mousson, puis se rend à Paris pour se perfectionner dans la pratique de son art ; il est rappelé par Léopold en 1715, et mis à la tête d'une fondation créée à Lunéville pour combattre les affections calculeuses.

A ce moment se produisirent deux phénomènes qui intriguèrent tout le monde médical : la naissance d'un enfant à deux têtes et le fameux fœtus mussipontain.

Le 4 juin 1654, une femme de Mousson met au monde un enfant à deux têtes, quatre bras, quatre jambes et un seul tronc.

Le 6 août 1659, une femme de Pont-à-Mousson, âgée de 60 ans, se jeta d'une fenêtre dans la rue et mourut deux heures plus tard. Elle avait fréquemment consulté les médecins au sujet d'une masse volumineuse, dure, qui remontait au-dessus de l'ombilic. Elle avait une sensation de pesanteur, des mictions et des selles involontaires. Pillement, doyen de la Faculté, ordonna l'autopsie et rédigea un rapport : « *Observatio singularis mussipontana fœtus extra uterum in abdomine retenti tandemque lapidiscantis* » où il décrivit ce qu'il avait vu. L'ouverture de l'abdomen montra un kyste résistant avec adhérences péritonéales et intestinales. A l'ouverture du kyste, on vit apparaître un fœtus de six mois environ, dont

les bras étaient croisés sur la poitrine et les jambes sur l'abdomen. Le tout formait une masse dure et compacte, et Pillement affirma que le fœtus n'était pas de formation récente à cause de son degré de calcification. Toutes les sommités médicales de l'époque se firent un devoir de vouloir expliquer ce phénomène de lithopédion, d'où un grand nombre d'explications, les unes fantaisistes, les autres scientifiques.

Laurent Strauss pense que cette conception aurait été provoquée par une simple vapeur ; il n'explique pas la pétrification.

Le célèbre Guy Patin, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, estime que cette histoire est une bonne plaisanterie.

Henri Pents l'attribue à l'œuvre de quelque mauvais génie.

A.-S. d'Usingius entre dans des considérations philosophiques de la conception. Il discute sur l'origine de l'âme, le droit de tuer les monstres humains, et pose enfin la question de l'avortement provoqué dans certains cas.

Le seul qui ait vu clair dans cette histoire est Dionis, médecin de la cour de France, en 1678, qui pense que c'est évidemment une grossesse extra-utérine.

Les praticiens lorrains du temps ne purent expliquer le cas de l'étudiant Cavelle, malade pendant quatre ans, et dont l'autopsie montra une rate pesant dix livres et un foie presque aussi gros.

Louis nous a laissé un cours de petite chirurgie pratique sur les blessures par armes à feu ; et un

grand chirurgien, Laflize, deux mémoires sur les règles diététiques et l'alimentation dans les complications chirurgicales.

Denis Rivard, nommé prosecteur d'anatomie en 1735, devait faire deux fois par an des opérations de lithotritie à Lunéville.

En obstétrique, il reste quelques essais de Mme Boursier du Coudray, la célèbre accoucheuse de Neufchâteau (1769), dont les cours furent suivis par le chirurgien Noël de Saint-Dié, lequel devait ouvrir une école d'accouchement.

II. LA PHYSIOLOGIE

En physiologie, peu de travaux. Parmi les thèses retrouvées, quelques théories très ingénieuses qui ont disparu certainement grâce aux progrès faits par l'anatomie microscopique.

Charles Lamarche, d'Epinal, traite dans un premier ouvrage, de la physiologie du système nerveux ; dans un second volume, il distingue les nerfs moteurs des nerfs sensitifs.

Dans la thèse de Jean-Pierre Gentil, en 1769, sur le fluide nerveux, se trouvent décrites la plupart des théories : « Toutes les fonctions qui agissent dans le corps humain peuvent se ramener, sans absurdité, leur exercice le prouve, au mouvement. Les sensations, elles-mêmes, ne s'accomplissent que par le mouvement. Les fonctions, il n'est personne, tant soit peu versé dans la physiologie, pour nier qu'elles

soient produites par le moyen des nerfs. Mais tout le monde n'est pas d'accord sur la manière par laquelle les nerfs agissent ; les uns tiennent les nerfs pour des fibres fines et pleines qui ne contiennent pas de liquide ; les autres, au contraire, prétendent que ce sont de petits canaux, prenant naissance dans la substance médullaire du cerveau, remplis d'un fluide sans cesse en mouvement et dispersé dans toutes les parties du corps. Les premiers font venir les fonctions des vibrations des nerfs, pour les seconds ce serait le mouvement des fluides enfermés dans les nerfs du cerveau, aux parties du corps et de celles-ci au cerveau ; pour d'autres, ce fluide serait conduit à destination par la seule tension des nerfs, tension qui, ramenée au point de départ, produirait sensation et mouvement. D'autres encore essaient de prouver que le liquide contenu dans les nerfs a non seulement une action en tant que fluide épais, mais que par sa qualité, ses propriétés spéciales, il pourrait agir sur l'organisme. Chaque opinion a des défenseurs qui ne sont pas des gens de mince mérite. »

Les physiologistes s'étaient surtout attachés à l'étude de la durée de la vie, prenant comme point de départ la durée de l'accroissement de l'homme et des animaux ; certains entrevirent déjà les phénomènes de la nutrition.

Enfin, on trouve des ouvrages sur la physiologie de la circulation.

III. LA SEMEIOLOGIE ET LA PATHOLOGIE MEDICALE

En 1660, il y a une forte réaction en médecine ; la traduction d'Hippocrate est vulgarisée, Galien est connu. On revient aux doctrines anciennes et à la thérapeutique simple : eau, vin miellé et tisanes. Mais Paracelse fait entrer la chimie en thérapeutique, et une autre doctrine fait son apparition.

En Lorraine, Charles Le Pois sut allier toutes les méthodes connues à ce moment et en tirer le meilleur profit. Il nous reste plusieurs ouvrages dont deux particulièrement intéressants. Le premier, résumé des connaissances cliniques de l'époque, est son recueil d'observations : « De serosa colluvie. » Le second est un traité sur les flux dysentériques. Il traduisit de l'espagnol un livre sur les luxations, et écrivit un volume sur la comète et sur les effets qu'elle produisit.

Dans son traité d'observations, Charles Le Pois explique toutes les maladies par le même mécanisme. Il les ramène toutes à une abondance séreuse et aqueuse, et il traduit ces diverses formes sous le nom de colluvies, éluvies, polluvies, diluvies, qui sont assez difficiles à interpréter. Les sérosités baignent l'organisme tout entier, elles s'infiltrant dans tous les tissus et suivant qu'il y a absence ou abondance, cela se traduit par des symptômes différents. Charles Le Pois a donc pressenti le rôle du sérum qui porte aux cellules les matières nutritives. Mais la chaleur intérieure peut corrompre le sérum qui se dépose, d'où

maladie. Ce dépôt séreux pourrait être comparé à l'afflux des macrophages, des cellules endothéliales dans les inflammations. Le grand défaut de cette théorie c'est qu'elle veut expliquer toutes les maladies.

L'ouvrage se subdivise en 4 parties :

1°) Maladies de la tête.

2°) Maladies du thorax.

3°) Maladies de l'abdomen.

4°) Maladies des membres.

Dans ce livre, on peut citer quelques observations, toutes faites sur le même plan : étude clinique, symptomatologie, étiologie, évolution, diagnostic différentiel, pronostic et traitement.

1^{re} observation. — Le Pois étudie sur lui-même les migraines continuelles avec vomissements. Il étudie et classe les différentes migraines.

Traitement : diète. C'est le « colluvies qui est en cause, donc purgatifs drastiques ».

2^e observation. — C'est un enfant pris de somnolence, puis sommeil invincible avec malaise général. Corps inerte ; d'après la description de Galien, ce serait le carus.

Le Pois accuse l'abondance du sérum.

Traitement : purgatifs hydragogues légers. Est-ce là un cas de typhoïde, d'encéphalite ?

3^e observation. — C'est celle d'un puissant personnage : le duc Charles III de Lorraine. Très complète,

cette observation montre que le duc succomba à une endocardite avec thrombose, déterminant un ramollissement grave qui évolua pendant quelques jours. Les symptômes : parésie, paralysie légère, amnésie, troubles des sphincters, soif intense, obnubilation complète, escharre fessière. Coma et mort.

Antécédents héréditaires : deux ascendants directs frappés d'ictus entraînant une mort instantanée.

Etiologie : artériosclérose, sans doute due à l'alcoolisme, car Le Pois constate que le duc buvait beaucoup de vins forts, enfin la question de syphilis est également probable.

4^e observation. — Elle a rapport à l'hystérie. Le Pois nie que son siège soit dans l'utérus et émet la théorie de l'hystérie masculine. Il rapproche épilepsie et hystérie, la première pouvant donner la seconde. Pour expliquer ces accidents, il invoque l'afflux des « colluvies » séreuses dans la tête.

5^e observation. — Il semble qu'on avait à faire à une pleurésie séro-fibrineuse. Il apparaît que Le Pois recherchait déjà le liquide pleural par l'auscultation en écoutant le bruit de succussion quand il mobilisait le malade.

Enfin, on note des descriptions de diarrhée séreuse avec vomissements, de diarrhée avec abattement et fièvre continue (fièvre typhoïde sans doute) ; d'ascites dont il ignore l'étiologie, mais il insiste sur la difficulté de les guérir et il pense que le meilleur traitement est chirurgical.

Son livre sur les flux dysentériques paru en 1623 à Pont-à-Mousson. C'est là une affection fréquente en Lorraine, on doit en rechercher les causes dans l'air, l'eau, l'alimentation. Les symptômes sont : fièvre ardente, flux bilieux et sanieux, tension de l'hypocondre droit, lassitude, cardialgie, froidure des extrémités, grande ardeur interne. Il faut traiter la fièvre et pour cela on recourt à la saignée. La purge a aussi d'excellents effets : rhubarbe, décoction de chicorée. Pour cette affection du tube digestif, Le Pois donne des règles diététiques remarquables ; il supprime le lait, recommande la diète hydrique, l'hydrothérapie et une nourriture très simple. Enfin, il est curieux de remarquer qu'à cette époque on recommandait aux malades d'ingérer des dilutions de selles de convalescents.

Enfin, on étudie également les exanthèmes fébriles et surtout les maladies épidémiques. Les plus fréquentes parmi ces dernières sont la peste, le choléra et la petite vérole ; elles sont dues à la famine et surtout aux guerres, les troupes apportant de nouveaux éléments de contagion.

Bagard étudie l'épidémie de petite vérole de 1569-70. La cause de la maladie serait un agent subtil et venimeux, s'insinuant par les pores et la respiration ; cet agent se trouverait dans l'atmosphère. Bagard pose le principe de l'isolement, des soins hygiéniques, de l'inoculation. Au début de l'inoculation : mortalité de 1/60^e environ, puis à mesure que la méthode se perfectionne on atteint 1 pour 400 et même 1 pour

2.000 dans certains hôpitaux spécialisés. Les règles sont les suivantes : ne pas inoculer avant 4 ans, après 35 ans ; choisir le printemps ou l'automne ; préparer les sujets ; prendre le pus chez un enfant qui a une petite vérole bénigne ; faire l'incision peu profonde ; repos et régime léger après l'inoculation.

Il existe un ouvrage de Didelot sur une épidémie de fièvre bilieuse à Bruyères en 1771, épidémie qui enleva 400 personnes. Les causes résideraient dans l'air et les aliments, il nie les contagions familiales. La maladie débute brutalement : frissons, fièvre immédiate, sensation de pesanteur de l'estomac, forte asthénie, toux fréquente mais peu d'expectoration, langue sabburale diarrhée bilieuse, sueurs abondantes. Le principal remède était le vésicatoire à la cantharide ; il ne constata que trois cas de néphrite.

Vers 1777, Bégin décrit une épidémie sous le nom d'Esquinancie pétéchiiale gangreneuse, et ses recherches lui font retrouver les symptômes qu'il a observés, dans un traité de Séverin, sous le nom d'abcès pestilentiel et suffocant. Bégin étudie aussi les goîtres endémiques dans la région messine ; il reconnaît comme principale cause la mauvaise qualité des eaux, surtout les eaux calcaires.

Read a laissé un livre sur les affections vaporeuses. Il étudie les désordres des nerfs (ataxie) comprenant le délire, la perte de la mémoire, la neurasthénie, l'angoisse, les convulsions, l'hystérie. Ce sont les réactions de dégénérescence provenant de la civilisation. Comme thérapeutique : antispasmodiques, laudanum

à petites doses, bains chauds. Après la maladie : bains froids, exercices, quinquina.

Pierre Alliot s'occupe du cancer. Hippocrate en avait déjà distingué deux espèces : les occultes et les apparents, ces derniers devant être traités par le feu. Alliot assure la guérison du cancer apparent par une poudre caustique de sa fabrication, qui brûlait les parties cancéreuses : « On fait agir un très fort lixivial sur une livre de réalgar, on fait macérer plusieurs jours de suite et on observe, après évaporation, une poudre » qui devait être de l'arsenic pulvérent. Appelé auprès de la reine Anne d'Autriche, Alliot appliqua son traitement qui provoqua des douleurs intolérables.

Marquet écrivit un livre très curieux sur les renseignements fournis par le pouls. Il le compare à une note de musique : pouls normal, note noire ; pouls rapide, note blanche ; pouls petit, croche ; pouls vermiculaire, double-croche.

Le livre de Moustin : *Bachica Pandora furens medicis armis oppugnata*, eut une grande notoriété en ce temps-là.

Harmand, médecin du roi Stanislas, fait connaître un des meilleurs moyens de combattre la mort apparente dans les asphyxies.

Jadelot publie en 1763 une Dissertation sur les eaux minérales de la Lorraine ; en 1766, un discours sur l'histoire de la médecine.

IV. — LA THÉRAPEUTIQUE

Elles est basée en majeure partie sur les propriétés des plantes, bien connues en Lorraine grâce au superbe Jardin Botanique de Pont-à-Mousson. En 1561, Anuce Foes avait rassemblé dans une pharmacopée toutes les formules en usage à son époque. Vers la fin du VIII^e siècle, les traitements s'élargissent grâce aux progrès de l'alchimie, à l'hygiène, aux sources thermales.

Voici schématiquement les prescriptions de Charles Le Pois vers 1680.

1) *Comme moyens externes* : la saignée, les frictions, les ligatures. Il accorde une grande importance à la diététique, aux exercices physiques. Cure hydro-minérale.

2) *Comme moyens internes* :

a) Les diurétiques :

Racines de câprier, écore de pin, d'hiéble, feuilles de mélisse, d'agrépaume, de bourrache, de bétouine, semences d'angélique.

Racines de grande rue, scorzonère, romarin, sirop de cinq racines, verge d'or.

b) Les purgatifs :

Semences de catharmes, agaric, rhubarbe, semences d'hiéble, batorol, safran.

c) Les sudorifiques :

Les bains, sassafras et chicorée, bains de soleil, marche à pied, frictions.

Voici le traitement de plusieurs maladies :

1) *Palpitations cardiaques* : purgations, saignées, petites ventouses aux jambes et dans le dos.

2) *Hydropisie* : cautères et cataplasmes. :

3) *Coliques néphrétiques* : chercher à empêcher la formation des calculs qui sont du ressort de la lithotritie ; faciliter leur évacuation par des tisanes de camomille, semences de lin, pointes d'asperges et surtout poudre de verge d'or.

La thérapeutique en Lorraine nous est parvenue grâce au recueil d'observations de Marquet. En voici quelques-unes :

1) *Apoplexie et paralysie incomplète.*

Homme de 75 ans, frappé d'ictus et de paralysie ; saignée immédiate et abondante, purge drastique.

Trochiques d'Agaric	}	Douze grains
Aquila Alba		
Rhubarbe		
Casse q. s.		

Pour un bol à prendre le matin.

2) *Pulmonie à la suite d'une vérole de naissance.*

Jeune femme née de parents vérolés ; crachats purulents ; enflures aux jambes, fièvre lente. Avant le traitement ses enfants étaient idiots de naissance.

Saignée au bras et ensuite un bol à prendre tous les matins pendant 15 jours :

Panacée mercurielle	10 grains
Rhubarbe	20 grains
Sirop de roses q. s. p.	1 bol

3) *Vérole.*

M. X. porteur de nombreux chancres : verge, péri-née, anus. Saignée et purge ; régime, bains, frictions du corps avec :

Axonge 10 onces
Mercure revivifié du cinabre éteint 5 onces

En faire un onguent.

Friction avec une once sur les 2 jambes. Six frictions de suite sur différentes parties du corps. Examen de la bouche. Enfin, dernière friction générale de six onces.

4) *Jaunisse.*

Démangeaisons ; obstruction du foie, reflux de la bile dans le sang ; démangeaison due à l'arrêt de la transpiration.

Lever l'obstruction, rétablir le cours de la bile par des moyens apéritifs et purgatifs. D'abord vomitif, ensuite opiate apéritif où il rentrait de l'extrait de marc, une vingtaine de plantes et le la poudre de cloporte.

5) *Fièvre épidémique à Nancy (1726).*

Fièvre continue, dégoûts, cardialgie, nausées, insomnie, céphalées, délire et particulièrement taches rouges et pustules dès le 2^e jour. Epidémie contagieuse. Urines hémorragiques. Saignées fréquentes. Ipéca, ensuite le julep suivant :

Eaux de chicorée et de pourpier 2 onces
Confection d'hyacinthe
Poudre à vers aa
Sirops de limons

A prendre le soir.

Guérison.

6) *Choléra morbus* (1732).

Flux par le haut et par le bas ; efforts considérables de vomissements. On lui donne trois onces d'huile d'amandes douces dans une grande cuillerée d'eau chaude ; le malade vomit et la bile s'évacue ; le soir un grain de laudanum et le julep suivant :

Eau de laitue et de pourpier.....	2 onces
Esprit de soufre.....	6 gouttes
Sirop de limons	1 once

Guérison le lendemain matin.

7) *Passion iliaque*.

Coliques d'estomac, du bas ventre ; vomissements, occlusion intestinale.

Saignée, puis potion .

Eau de chicorée	} ââ
Huiles d'amandes douces	
Eau de cannelle	
Sirop diacode	

A prendre par 2 cuillerées.

Lavement émollient (décoction ordinaire, huile de camomille).

Potion laxative. Infusion de : sené, rhubarbe, anis, corsiaudre, roses pâles, manne de calabre, moelle de casse, essence de cannelle une goutte.

Les médecins lorrains de l'époque faisaient grand cas des eaux minérales ; en 1769, Jadelot publie une dissertation sur les eaux minérales de la Lorraine. Plombières, Bains étaient déjà fréquentés sous les Romains. Berthemin, en 1609, dans son enthousiasme,

suppose que les eaux salées viennent en Lorraine immédiatement de la mer, « au moyen de canaux bien élaborés, calfeutrés et cimentés par le grand Architecte, qui a voulu encore bienheurer ce pays de ce don inestimable ».

Mangin, Michel du Tennetar, Charles Bagard étudièrent et firent connaître les propriétés bienfaisantes des eaux de Plombières, Bussang, Bains, Contréxeville. Il existait des eaux moins connues, telles Pont-à-Mousson, Nancy. La Fontaine-Rouge de Pont-à-Mousson fut vantée par Pacquette : limpide et fraîche, de saveur ferrugineuse, la composition au litre de cette eau est la suivante : 8 gr. 20 de sulfate de fer, 2 gr. 10 de sulfate de magnésie. Les eaux de la Fontaine Saint-Thiébaud à Nancy étaient légèrement gazeuses et ferrugineuses.

Les eaux de Saint-Dié furent beaucoup fréquentées avant la Révolution.

V. — LA MÉDECINE LÉGALE

D'après l'excellente thèse du docteur Guérin, on peut dire que la médecine légale n'existait pour ainsi dire pas en Lorraine. Le rôle légal du médecin était d'assister à la question ; il dosait les tortures infligées au patient avec le seul but d'interdire toutes manœuvres qui pourraient attenter à la vie de la victime.

Nicolas Rémy prétend avoir fait brûler quatre-vingt sorciers ou charlatans.

Deux ouvrages seulement sont à citer : un livre de Louis, médecin et docteur en droit traitant de la reconnaissance des signes de suicide ou d'assassinat à l'inspection d'un corps trouvé pendu ; un traité de Costes sur les droits et devoirs des médecins envers la société et réciproquement.

CONCLUSION

— De la vieille Université de Pont-à-Mousson subsistent aujourd'hui une partie des bâtiments et une magnifique bibliothèque comptant près de 24.000 volumes parmi lesquels des manuscrits rares et précieux.

— Selon l'expression de Lepage, elle fut « un établissement unique en son genre en Lorraine », elle jeta un vif éclat sur cette province durant deux siècles, elle y entretenit le développement des sciences et des arts.

— Sans doute, la Faculté de médecine n'a pas eu l'éclat des grandes écoles médicales, mais elle a laissé sa trace dans l'histoire de l'art, elle a été utile et elle a produit des médecins distingués. Charles Le Pois fut incontestablement le maître le plus illustre, certains le considèrent comme un des précurseurs de l'anatomie pathologique : « Il était, dit don Calmet, en correspondance avec tous les vrais savants de l'époque ; sa réputation était européenne. »

— Les médecins lorrains n'ont fait aucune grande découverte capable de révolutionner l'art médical,

c'est certain ; mais en appliquant judicieusement les données de leurs collègues ils ont rendu service à leur petit pays ; ils y ont développé le sentiment de charité et de dévouement. Ils furent modestes et n'essayèrent jamais de dépasser leur rôle.

Vu : le Doyen de la Faculté,
TIFFENEAU.

Vu : le Président de thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

ABRAM (Père). — L'Université de Pont-à-Mousson. Nancy, 1870.

COLLECTION DE THÈSES DE MÉDECINE, DE 1764 A 1769. — Bibliothèque de Pont-à-Mousson.

J. FAVIER. — Mœurs et usages des étudiants de Pont-à-Mousson. Nancy, 1878.

GEOFFROY. — Compte-rendu des cures faites à l'Institut hydrothérapique de Pont-à-Mousson pendant le premier trimestre de 1842. Pont-à-Mousson, Simon, 1842.

DOCTEUR R. GRANDJACQUOT. — Thèse de médecine de Nancy, 1929.

DOCTEUR GUÉRIN (François). — Le médecin et la justice en France du XIII^e au XVIII^e siècle (thèse de médecine, Nancy, 1922).

HARMANT. — Mémoire sur les funestes effets du charbon allumé. Nancy, Imp. scolastique, 1775.

HYVER (abbé). — La Faculté de médecine de l'Université de Pont-à-Mousson. Nancy, Lupin Leblanc, 1876.

LEPAGE (H.). — Rétablissement de la Faculté de médecine (*Annuaire de la Meurthe*, 1873).

DOCTEUR A. LÉVY. — La vie et l'œuvre médicale de Charles Le Pois. Thèse de médecine de Nancy, 1914. Liste des drogues et des médicaments que les apothicaires de Lorraine doivent avoir dans leur boutique. Nancy, Paul Barbier, 1708.

E. MARTIN (abbé). — L'Université de Pont-à-Mousson. Nancy, Berger-Levrault, 1891 (thèse doctorat ès-lettres).

NICOLAS. — Dissertation chimique sur les eaux minérales de Lorraine. Nancy, Thomas, 1778.

DOCTEUR PIERROT (H.) — Les eaux minérales de Saint-Dié. Thèse de médecine de Nancy, 1929.

VARIÉTÉS MÉDICO HISTORIQUES. — Dionis et le fœtus mussipontain. Nancy, Crépin Leblond, 1909.

READ. — Histoire de l'Esquinancie pétéchiiale et gangreneuse. Metz, J. A. Collignon, 1777.

PROFESSEUR G. TOURBES. — Origines de l'Enseignement médical en Lorraine. La Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson (1572-1768) (ou discours de réception à l'Académie de Stanislas, 27 mai 1875). Paris, Berger-Levrault, Masson, 1875.

